

Discours prononcé aux Écoles de Médecine pour l'ouverture solennelle des Ecoles de Chirurgie, le 22 novembre, 1772 ... Combien la chirurgie doit aux travaux des médecins / [Charles-Louis-François Andry].

Contributors

Andry, Charles-Louis-François, 1741-1829.
Ecoles de médecine.
Ecoles de Chirurgie.

Publication/Creation

Paris : P. G. Simon, 1773.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ajq54ywn>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

H. L.
18/2

11000/P

Ch. Bavel
53050
345

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX ÉCOLES DE MÉDECINE

POUR

L'OUVERTURE SOLEMNELLE

DES

ÉCOLES DE CHIRURGIE,

Le 22 Novembre 1772,

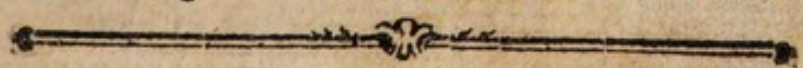
Par M^c CHARLES - LOUIS - FRANÇOIS ANDRY;
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine
en l'Université de Paris, & Professeur de
Chirurgie en Langue françoise.

Combien la Chirurgie doit aux travaux des Médecins



A PARIS,

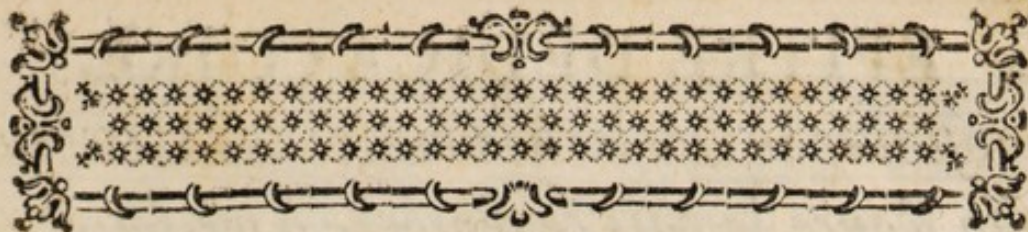
Chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement,
rue Mignon Saint André des Arcs.



M. DCC. LXXIII.

1773





É P I T R E

D É D I C A T O I R E

A

MONSIEUR GEOFFROY,

Ecuyer, Docteur - Régent de la Faculté
de Médecine en l'Université de Paris,
ancien Professeur des Ecoles, Membre de
la Société de Botanique de Florence & de
plusieurs autres Académies, Secrétaire
du Roi, Maison, Couronne de France
& de ses Finances.

MONSIEUR,

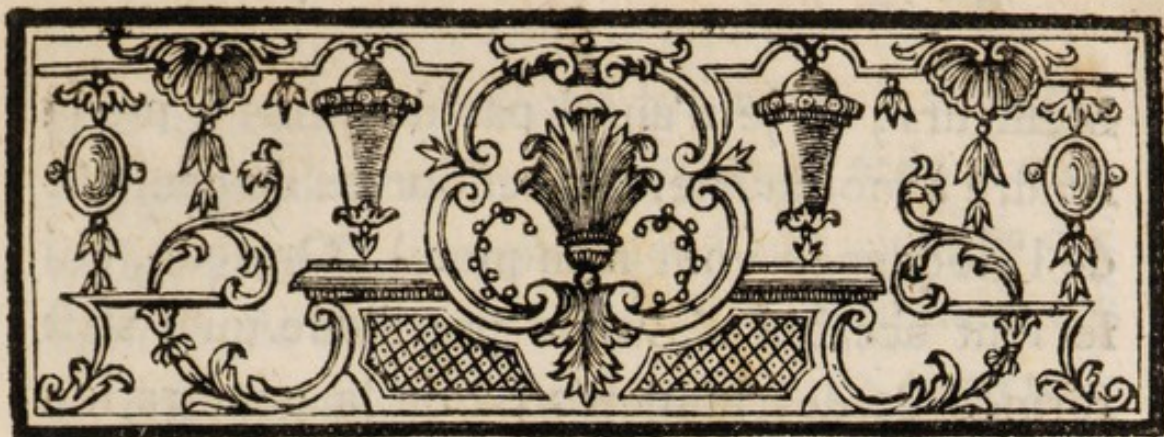
*UNE Épître dédicatoire n'est le plus
souvent qu'un tribut humiliant de mensonges
payé à l'orgueil par la vanité ou par l'intérêt.
Malheur à tout écrivain assez lâche pour*

iv ÉPITRE DÉDICATOIRE.

prostituer au vice les hommages dus à la vertu. On n'aura jamais ce reproche à me faire. A qui viens-je en effet offrir mes premiers essais? C'est à un ami sensible ; c'est à un sage éclairé ; c'est à un Médecin philosophe qui joint aux agrémens de la Littérature la profondeur des connoissances , qui , après avoir observé la Nature comme Réaumur , sçait la peindre comme Lucrece. Mais je sens qu'il faut m'arrêter ici. L'éloge que j'allois tracer n'appartient qu'à la plume brillante de l'Auteur du Livre de Melancholiâ. Qu'il me soit seulement permis , Monsieur , de m'honorer aux yeux du Public d'une amitié qui impose l'obligation d'être honnête , vertueux , humain. Je suis , avec l'estime & la vénération dues aux talens & aux vertus ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

A N D R Y.



DISCOURS

PRONONCÉ

AUX ÉCOLES DE MÉDECINE

POUR

L'OUVERTURE SOLEMNELLE

DES

ÉCOLES DE CHIRURGIE,

Le 22 Novembre 1772.

UN grand homme de la Grece, accoutumé à enchaîner par la force de son éloquence un peuple poli, délicat, singulièrement jaloux de sa liberté, Périclès, ne montoit jamais dans la tribune aux harangues, qu'il ne se fût dit à lui-même: souviens-toi, ô Périclès, que tu vas parler à des Grecs. Vous vous rendrez justice,

Messieurs , & je n'aurai pas de peine à me la rendre à moi-même. Les ressources du génie & de l'éloquence vont manquer à l'Orateur , qui se sent accablé d'avance par l'idée qu'il s'est formée & des lumières & de la pénétration des Juges qui vont l'entendre. Pourquoi n'ai-je pas donc sçu profiter de l'avertissement que me donnoient & ma foiblesse & votre supériorité ? Un sentiment fait pour donner du ressort à l'ame m'a élevé au-dessus de toutes les considérations qui devoient m'arrêter. Je me suis souvenu que j'étois citoyen ; j'ai vu des devoirs à remplir , & j'ai osé faire l'essai de mes forces. Comment en effet aurois-je pu rester oisif dans le sein d'une compagnie qui renonceroit à son existence si elle cessoit un moment d'être utile ? Je crains à la vérité qu'on ne me compare à ce Philosophe qui , dans une ville assiégée , s'occupoit à remuer son tonneau vuide pour ne pas paroître tout à fait désœuvré parmi tant d'hommes qui travailloient utilement pour la patrie. Mais , au reste , de quelque manière qu'on apprécie mon travail , il est une récompense qui ne peut m'échapper ; je la trouve dans mon cœur & dans le témoignage consolant que je puis me rendre à moi-même d'avoir au moins voulu bien faire. Quand vous jetez les yeux

sur ces monumens dont le génie de l'Architecte semble avoir donné lui-même le dessein, frappés d'admiration en voyant une ordonnance belle, grande, majestueuse, d'une richesse qui étonne, & en même temps d'une simplicité qui semble demander à l'œil compte de son étonnement, vous vous écriez, *VOILA L'OUVRAGE DU GÉNIE*. Mais êtes-vous assez injustes pour oublier ce que l'Architecte doit à tant de mains différentes qui ont préparé, pour ainsi dire, la matière de son triomphe? Oui, Messieurs, que les de Jussieu, que les Petit, que les Geoffroy, que les Macquer, que les Roux, que les d'Arcet, dans l'empire de la Physique, se chargent d'élever des édifices, je serai trop heureux si je puis leur tirer de la carrière une pierre brute dont leur génie sçaura faire l'emploi.

L'objet que je me propose de traiter devant cette illustre Assemblée est de faire voir combien la Chirurgie doit aux travaux des Médecins Grecs & Arabes. J'examinerai ensuite quels sont les progrès que cette science a faits depuis le moment de la renaissance des Lettres jusqu'à nos jours. C'est l'hommage le plus noble, le plus légitime que je puisse présenter à ma Compagnie; c'est me parer à ses yeux de toutes

ses richesses. Dois-je compter, Messieurs, sur votre indulgence ? J'ai pour l'obtenir deux titres qu'on ne me contestera pas, votre générosité naturelle & le besoin que j'en ai.



P R E M I E R E P A R T I E.

Combien la Chirurgie doit aux travaux des Médecins Grecs & Arabes.

L'ANATOMIE, Messieurs, est la base sur laquelle doivent porter toutes les autres connoissances de Médecine. C'est là une de ces vérités reconnues qu'on ne s'arrête pas à prouver, il suffit de l'énoncer. Mais s'il est quelque partie dans la Médecine qui ait besoin à chaque moment du secours de l'Anatomie, c'est sans doute la Chirurgie. Je ne crains point de le dire, la Chirurgie n'est qu'un art meurtrier, quand elle marche au hasard sans avoir pour guide la connoissance précise de la structure de chaque partie. La Fable nous représente Prométhée déroband le feu sacré dont il avoit besoin pour animer son ouvrage, & cet ouvrage, c'étoit l'homme. Le Chirurgien est un autre Prométhée ; il va emprunter au flambeau

de l'Anatomie le rayon bienfaisant de lumière qui doit l'éclairer sur les moyens de redonner à l'homme l'existence qu'il va perdre. La Chirurgie étant unie à l'Anatomie par des liens si étroits, il n'est pas étonnant qu'elle ait suivi les mêmes phases que l'Anatomie elle-même a éprouvés. Je consulte en ce moment les fastes de l'Anatomie; j'entre dans un champ vaste, immense, où, dans le silence de la mort, le génie de l'Observation ose interroger la Nature, & la force de donner des réponses. J'ai à peine parcouru le vaste champ de l'Anatomie, & dès son entrée je suis dans le cas de m'écrier avec ce Philosophe, courage, courage, je ne vois que des pas d'hommes. Vous m'entendez, Messieurs, c'est-à-dire, que je vois par-tout les traces des Médecins. L'Anatomie est une science créée toute entière par les Médecins. Mânes des Glisson, des Vésale, des Fallope, des Riolan, des Eustache, des Virfungus, des Littre, des Pecquet, des Malpighi, des Winflow, des Ferrein, paroissez ici couronnés des rayons de gloire que vous ont mérité vos découvertes. Oui, Messieurs, on peut l'avancer hardiment, une nouvelle manière de faire un cours d'Anatomie devant des gens instruits seroit de présenter par ordre la liste de tous

les Médecins qui ont cultivé avec succès l'Anatomie ; chaque nom rappelleroit une découverte , ou feroit renaître l'idée d'une structure bien développée ; & en finissant par le nom de Petit, toute l'histoire de l'Anatomie auroit été donnée d'une manière complète. On vous a présenté, Messieurs, l'année dernière (1), un tableau en grand des progrès que l'Anatomie avoit faits entre les mains des Médecins : rien ne manquoit à ce tableau, soit pour le fonds de la composition, soit pour le brillant du coloris. J'oublie les intérêts de l'amour propre en vous rappelant ce qui mérita pour lors vos applaudissemens ; c'est vous mettre dans le cas de désirer que la même main se chargeât aujourd'hui de remplir l'objet que j'ai en vue. Mais vous vous souviendrez, Messieurs, qu'il est pour l'éloge des grands hommes une éloquence à la portée de tout le monde, c'est le récit simple & sans appareil de leurs actions ; aussi je ne songe en ce moment qu'à exposer sans faste tout ce que vous avez fait pour le bien de la Chirurgie. Vos travaux vous loueront mieux que mes paroles.

(1) Discours prononcé le premier Décembre 1771, par M^e Noël-Marie de Gévigland, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Professeur de Chirurgie en Langue françoise.

Un homme a paru dans l'antiquité. Génie vaste & profond, il embrassa, dans le plan de ses études, la Nature entière, & parut en état de se mesurer avec elle : génie d'ordre & de lumière, il rassembla de tous côtés des matériaux immenses, mais qui étoient épars çà & là, & qui, pour s'arranger & former un bel ensemble, attendoient la lyre de ce nouvel Orphée : génie sage, il enchaîna son imagination, & ne voulut voir que ce que la Nature lui montrait. Tous les écrits d'Hyppocrate portent partout l'empreinte de cette raison froide & tranquille qui pèse, discute tout, & n'admet que ce qui porte le caractère sacré de la vérité. Quintilien disoit que la pierre de touche, pour s'assurer des progrès qu'on faisoit dans l'éloquence, étoit le goût que l'on sentoit pour les écrits de Cicéron : il est également une pierre de touche à laquelle on reconnoîtra si un homme est né pour la Médecine ; c'est au degré d'estime qu'il aura pour la manière de voir d'Hyppocrate. Ce Médecin fut un assez grand homme pour que son siècle ne voulût pas courir les risques d'être injuste à son égard, & devant en sa faveur le jugement de la postérité qui l'a toujours appelé le Dieu de la Médecine.

Hyppocrate avoit des connoiffances très-profondes en Chirurgie. Il avoit pour maxime que ce que les médicamens ne guérissent pas, le fer le guérit, & que si le fer ne sert de rien, il faut avoir recours au feu; il cautérisoit la poitrine & le dos des phtyiques; dans la goutte, dans la sciatique, il appliquoit le feu aux doigts des pieds, des mains, à la hanche; il faisoit l'opération de l'empyeme quand les autres remedes lui paroissoient insuffisans; il faisoit la ponction dans l'hydropisie ascite; il n'épargnoit pas les scarifications dans les cas où il est important d'en faire; il a laissé d'excellentes choses sur la réduction des luxations & des fractures; il faisoit l'opération du trépan, & rien de si sage & de si bien vu que ce qu'il dit sur les cas qui requierent cette opération.

Il est dans les Arts une filiation de progrès que le Philosophe aime à suivre. Je vais prendre cette marche, & vous présenter rapidement, Messieurs, ce que chaque descendant d'Hyppocrate a fait en son particulier pour le bien de la Chirurgie.

Dioclès, Praxagore, Erasistrate cultivoient avec succès la Chirurgie. Le premier inventa un instrument pour tirer le fer d'une fleche lorsqu'il est resté dans la playe, & cet instru-

ment portoit encore , du temps de Celse , le nom de son inventeur.

Le second , dans la maladie qu'il appelloit iléus , lorsque les remedes internes ne réussissoient pas , avoit la hardiesse de faire une incision au ventre & aux intestins qu'il recouvoit ensuite.

Erasistrate , dans le scirrhe du foye , & dans les tumeurs qui surviennent à ce viscere , osoit inciser le ventre , mettre le foye à découvert & appliquer immédiatement sur ce viscere les remedes qui lui paroissoient convenables.

Asclépiade ouvroit dans l'esquinancie , tantôt les veines du bras , tantôt celles de la langue , tantôt celles du front , & même celles des angles des yeux : il appliquoit de plus des ventouses scarifiées. Si ces remedes étoient sans succès , il se permettoit de faire une incision aux amygdales ; il en venoit même , quand les circonstances l'exigeoient , à la laringotomie.

Aretée est le premier qui ait mis en usage les vésicatoires. Dans les grandes douleurs de tête , il tiroit du sang des veines qui sont au dedans du nez , soit à l'aide de deux instrumens de son invention , soit à l'aide d'une plume d'oye dont le bout du tuyau étoit coupé en forme de dents de scie.

Celse nous a laissé des morceaux précieux sur la Chirurgie. Ses ouvrages peuvent être regardés comme une mine d'or que plusieurs modernes ont fouillée avec avantage, mais qu'ils ont oublié d'indiquer. On trouve dans Celse l'opération de l'abaissement de la cataracte exposée d'une manière très-claire. La méthode de M. Foubert, de traiter les fistules à l'anús, n'étoit-elle pas celle que Celse recommande d'employer d'après Hyppocrate ? Seulement au lieu d'un sfillet de plomb, c'étoit un fil de lin que Celse passoit dans la fistule : tous les jours il ferroit ce fil jusqu'à ce que tout le trajet fistuleux fût emporté. Il est à propos de lire avec attention ce que Celse nous a laissé sur l'opération de la taille. Un Médecin de nos jours, qui a pratiqué la Lithothomie avec les succès les plus brillans, le célèbre Raw, annonçoit volontiers les obligations qu'il avoit à Celse. Quand on le pressoit de dire quelque chose sur la méthode qu'il suivoit, & dont il faisoit un secret, son cri de guerre étoit, *lege Celsum*, lisez Celse.

Il ne faut que jeter les yeux sur les ouvrages de Galien pour s'appercevoir qu'il étoit très-sçavant en Chirurgie. Sur la manière de remédier aux fractures & d'en conduire la cure, il

donne d'excellens préceptes dont plusieurs modernes se font enrichis volontiers; & comme lorsqu'on est riche on ne sçait plus être reconnoissant, on n'a pas songé à faire mention de la source dans laquelle on avoit puisé.

Oribase employoit souvent & avec le plus grand succès les scarifications: il ne permettoit l'usage des escarrotiques que dans les amputations. Ce Médecin avoit très-bien observé qu'ils n'arrêtoient le sang que pour un temps, & qu'après la chute de l'escarre, l'hémorragie se renouvelloit avec plus de force qu'auparavant.

Sous le regne de Néron, on vit paroître Moschion. Sous les mains de ce grand homme l'art des Accouchemens prend une forme nouvelle; des préjugés meurtriers sont détruits, & la nature trouve des ressources dont elle avoit besoin. Moschion a écrit sur les accouchemens, & je ne crains point de le dire, il a enlevé aux modernes presque tout ce qu'ils avoient à découvrir. On doit à Moschion ce théoreme si intéressant dans l'art des Accouchemens, que c'est à la position des pieds qu'il faut ramener toutes les positions contre nature. Il s'éleva avec force contre l'usage des crochets: il soutint que quand le placenta ne cédoit point aux efforts doux, modérés que l'on faisoit pour l'extraire, il fal-

loit introduire sa main avec précaution dans la matrice, & tandis qu'on tenoit le cordon d'une main, on devoit avec l'autre détacher le placenta.

Moschion, comme Médecin, a porté ses vues sur les maladies des femmes enceintes, sur les suites de couches, sur les maladies des enfans, & il y a nombre de choses excellentes à recueillir sur ces différens objets.

Paul d'Egine eut la gloire de développer avec beaucoup de clarté la doctrine de Moschion. On trouve dans ce qu'il a écrit sur les plaies & sur les abcès des vues intéressantes. Ce Médecin sage proscriit ce nombre prodigieux d'emplâtres, d'onguens de toute espece destinés; pour ainsi dire, à étouffer l'action de la nature, qui par un principe d'activité qu'elle n'emprunte que d'elle-même, tend sans cesse à se réparer, à se régénérer. Paul d'Egine est le premier qui, dans l'ophtalmie, ait conseillé d'ouvrir les veines jugulaires. On s'arrête avec plaisir à ce qu'il dit sur les différentes especes d'anévrismes & sur les différens traitemens qui leur conviennent.

Je touche actuellement, Messieurs; à une époque que je voudrois pouvoir effacer des annales de la Médecine. Il fut donc un temps où

où je ne sçais quel esprit de vertige fit imaginer que la dignité de Médecin se trouvoit compromise par l'exercice des opérations de Chirurgie. Retranché dans une oisiveté dédaigneuse, le Médecin, c'est-à-dire un Philosophe, trouva de la honte à pratiquer un art qui servoit si bien l'humanité. Le manuel de cet art intéressant fut livré à de vils esclaves; la paresse vit un travail de moins; l'orgueil crut s'assurer de plus en plus le droit de commander. Que produisit une pareille révolution? La branche qu'on avoit séparée du tronc de l'arbre se flétrit, la sève ne couloit plus pour l'animer; à proprement parler, la Chirurgie cessa d'exister jusqu'au moment où elle fut en quelque façon rappelée à la vie par d'autres Médecins faits pour donner la loi à leur siècle, & briser les entraves du préjugé.

C'est vers le temps où les Arabes parurent qu'il faut fixer l'époque de la séparation de la Chirurgie d'avec la Médecine.

Les progrès de la Chirurgie furent peu marqués entre les mains des Arabes. Il en est cependant aux travaux desquels il faut rendre justice: tels sont Rhafès, Avenzoar, Albucasis.

Rhafès est le premier qui ait donné la description du spina ventosa, qu'il distingue du pædartrocace. En traitant du cancer, il observe

judicieusement que l'extirpation ne doit être tentée que dans les cas où l'on peut se flatter de détruire jusqu'aux dernières racines.

Avenzoar a traité le premier, & d'une manière intéressante, ce qui concerne l'abcès au médiaſtin. La diſphagie, ou la difficulté d'avaler les alimens, eſt une maladie qu'on ne trouve décrite chez aucun des Ecrivains qui l'ont précédé. Parmi les moyens curatifs, il propoſe d'introduire dans la bouche, au-delà de l'obſtacle, un tube par le moyen duquel on puiſſe faire avaler du lait ou d'autres alimens liquides. D'après cela on voit à quoi ſe réduit une prétendue découverte que l'on a beaucoup fait valoir de nos jours.

Albucasiſ combattit avec force les préjugés qui ſ'oppoſoient à l'avancement de la Chirurgie. Il parut réuſſir. La Chirurgie reprit un peu vigueur. Il connoiſſoit la ligature de l'artere & faiſoit grand uſage du cautere actuel. Il eſt le ſeul de tous les anciens qui ait décrit & enſeigné l'uſage des inſtrumens qui conviennent à chaque opération.

Sous les ſucceſſeurs des Arabes, je vois la Chirurgie ſouffrir une éclipse preſque totale. Dans ce temps la Médecine devint le partage des Eccléſiaſtiques. On auroit pu imaginer qu'une

pareille révolution seroit favorable aux progrès de l'art. En effet, que ne pouvoit-on pas attendre d'hommes qui, par état, ne doivent avoir d'autre occupation que celle de l'étude, d'hommes que le poids des soins d'ici bas ne courbe pas sans cesse vers la terre, d'hommes enfin dont l'ame dégagée, pour ainsi dire, du commerce des sens, va planant au-dessus de la petite sphere qui renferme nos craintes & nos espérances, se perdre jusques dans le sein de la Divinité. Et quelle étude plus capable d'élever l'ame que celle des différentes sciences qu'embrasse la Médecine. Oui, Messieurs, l'étude des choses naturelles est la théologie la plus sublime qu'on puisse connoître. Galien démonstroît l'existence de la Divinité par la structure du pouce. Un grand Archevêque, l'ornement de l'humanité, la gloire de l'éloquence, Fénelon, prouve avec ces graces d'une élocution si douce, si touchante, si persuasive, prouve que l'organisation seule de la langue est une des plus belles démonstrations de l'existence de Dieu. La Médecine auroit pu s'avancer entre les mains des Ecclésiastiques, tout le contraire cependant est arrivé; il semble que leurs mains ne se soient étendues vers ce grand arbre que pour le sécher en quelque façon jusques dans

ses racines. Les disgraces qu'effuya la Médecine furent encore plus marquées pour la Chirurgie. Cette maxime, *Ecclesia abhorret à sanguine*, porta le coup mortel à la Chirurgie. Mais n'arrêtons pas plus long-temps nos regards sur des objets faits pour attrister. Voyons la Chirurgie sortir avec la Médecine du nuage qui la couvre : c'est ce que je vais m'appliquer à faire voir dans la seconde partie de ce discours.



SECONDE PARTIE.

Quels progrès fit la Chirurgie au moment de la renaissance des Lettres.

C'EST une loi sagement établie dans l'économie animale, que le repos succede au mouvement, qu'un sommeil doux & tranquille vienne à des intervalles réglés plonger dans l'engourdissement une machine que la continuité de son action auroit bientôt épuisé. En feroit-il de même, Messieurs, pour la raison humaine ? auroit-elle ses momens marqués de force & de mouvement, de langueur & de sommeil ? Qu'on parcourt les différens âges du monde, à mesure que les différens siècles passent

en revue, on éprouve les mêmes impressions que ressent celui qui passe subitement d'un lieu fort éclairé dans un endroit fort obscur. Ici on rencontre un siècle de lumière, de philosophie, d'humanité, bien-tôt après on est forcé de détourner ses regards; il ne se présente plus qu'un siècle de ténèbres, de superstitions grossières, de barbarie. A quoi tiennent donc ces révolutions étranges de l'esprit humain? faut-il les rapporter à la disposition différente, à la structure mieux ordonnée de nos organes? faut-il accuser les influences du climat, ou la combinaison de causes, tant physiques que morales, dont l'action se dérobe à nos yeux? Ne pourroit-on pas croire que la nature, toujours uniforme dans son plan, malgré les variétés qu'elle y jette sans cesse, laisse tomber à peu-près pour chaque siècle la même dose d'esprit & de génie, que la différence qui s'observe provient du degré de mouvement différent, imprimé à l'esprit qui existe pour chaque siècle. Ainsi le feu central, qu'on pourroit regarder comme l'esprit du globe terrestre, demeure en certains tems plongé dans l'inertie, ne donnant aucun signe de son existence; mais un choc survient-il, l'élément du feu, par l'impulsion qu'il reçoit, reprend son activité, il éclate, il brise les liens

qui l'arrêtoit, & déploie avec force son action; sur tout ce qu'il rencontre. Quel spectacle plus intéressant pour un Philosophe que la suite des progrès différens de la raison humaine, & le développement de ses connoissances dans les différens siècles & les différens climats. On voit les Sciences naître d'abord en Egypte, se placer en quelque façon sous la garde des Dieux, & s'envelopper du voile mystérieux dont la Religion des Egyptiens aimoit à se couvrir. Les Grecs trouvent le moyen de dérober aux Egyptiens le feu sacré des sciences qu'ils étoient jaloux d'entretenir seuls, le dépôt des connoissances s'augmente, chaque Philosophe ajoute quelque chose à un édifice imparfait; mais bien-tôt la Grece dégénere, son gouvernement se corrompt, le despotisme étend ses chaînes de tous côtés, le génie se flétrit, se dessèche, & la Philosophie se tait. Rome victorieuse va bien-tôt recevoir la loi des vaincus; elle trouve ses maîtres dans ce qu'elle appelle ses esclaves; les Sciences en refluant de la Grece vers Rome adoucissent des mœurs trop féroces, & font naître des jours brillans, qui cependant ne sont pas de longue durée; l'Empire s'ébranle, se divise, Rome n'est plus. L'Europe est en proie aux Barbares, les révo-

lutions se succèdent , & les Arabes s'élevent. Pendant quatre siècles on voit quelques éclairs briller par intervalles dans une nuit fort obscure ; mais on étudie moins la nature que les opinions , je dirois presque les délires des Philosophes Grecs ; on oublie qu'on a le droit de penser aussi bien qu'Aristote , on ne pense que d'après lui ; heureusement il se fait une révolution , Constantinople est renversée ; les Grecs se répandent sur l'Italie , une nouvelle lumière vient de briller , mais le regne d'Aristote reparoît encore ; & en France , en Italie , en Angleterre , en Allemagne , une dépendance fervile enchaîne tous les esprits. L'homme est un prodige ; il semble craindre autant la liberté que l'esclavage. Enfin dans le dix - septième siècle se présente une nouvelle création. Un homme s'éleve , il dit , avec l'audace du génie , mon siècle attend de moi la lumière qui doit l'éclairer , il faut que je remplisse ma destinée , il faut que je lui apprenne à sentir un besoin nouveau , celui de ne se rendre en toutes choses qu'à l'évidence. Descartes a la gloire d'exécuter son projet , & la raison humaine exerce enfin ses droits après un assoupissement prolongé pendant plusieurs siècles. Si maintenant dans toutes les Sciences on s'occupe , Messieurs , à remon-

ter aux premiers principes ; si l'esprit humain se tourmente , s'agite en tout sens pour saisir dans chaque objet le degré de vérité qui lui appartient , si le faste des mots n'a plus le droit d'en imposer , si , le prisme de l'expérience en main , on cherche à décomposer les plus petits objets pour en faire sortir de nouveaux traits de lumière ; si , au lieu de ces hypothèses enfantées dans le délire de l'imagination , on ne veut plus dans les sciences naturelles qu'une chaîne de faits bien exacts , bien approfondis , il faut en convenir , Messieurs , cette manière de procéder , si favorable aux progrès des Arts & des Sciences , est due toute entière à l'esprit philosophique de Descartes , dont les influences ont heureusement pénétré de tous côtés. Cet esprit philosophique semble s'être reposé principalement sur les différens corps littéraires , qui ont pour objet de leur étude les Sciences naturelles. La Faculté de Médecine a peut-être plus contribué qu'un autre à répandre cet esprit philosophique , semblable en quelque manière à ces conducteurs électriques , qui propagent à des distances infinies l'action du fluide dont ils sont chargés. Mais , Messieurs , dans le tableau général que je viens de tracer , je vais continuer à saisir les traits particuliers qui ont

du rapport avec l'objet que je dois traiter.

Le jour brillant qui devoit éclairer l'horifon des Lettres touchoit à peine à son aurore, & déjà Guillaume de Salicet en Italie, Guy de Chauliac en France, s'étoient occupés utilement des moyens de rendre à la Chirurgie l'éclat dont elle méritoit de jouir. Il faut que la reconnoiffance fçache apprécier les travaux de ces deux hommes célèbres.

Guillaume de Salicet vit l'insuffifance des topiques dans les maladies chirurgicales : à l'imitation des Grecs & des Arabes, il osa y porter le fer & le feu. On trouve dans les ouvrages de Guillaume de Salicet des remarques très-judicieufes & très-intéreffantes fur les Plaies en général, & en particulier fur celles des organes. On s'arrête avec plaisir à la description qu'il fait des croûtes lactées ; leurs caractères diftinctifs y font expofés avec précision, & il détruit avec force le préjugé qui vouloit faire regarder les croûtes lactées comme une maladie facrée qu'il étoit dangereux de traiter, qu'il falloit même refpecter fous peine de mort.

Dans le tems que Guy de Chauliac parut, l'Art de la Chirurgie fe réduifoit à très-peu de chofe. Cinq Sectes s'étoient partagées l'exer-

cice de cette science , & il faut entendre Guy de Chauliac apprécier le mérite de ces différentes Sectes. La premiere Secte , dit-il , étoit celle de Roger , de Rolland , & des quatre Maîtres qui alloient appliquans des cataplasmes sur toutes les plaies indistinctement , cherchans à procurer sanie ou suppuration avec leurs bouillies ou paparots. La seconde étoit celle de Brunus & de Theodoricus , qui ne pansoient les plaies qu'avec le vin. Le troisieme ne conseilloit que des emplâtres doux , ou des onguens de cette espece. La quatrieme étoit celle des Chevaliers Teutoniques , qui avoient recours aux enchantemens , à l'huile , aux feuilles de choux. La cinquieme, continue toujours Guy de Chauliac , & je me fers des expressions de l'Auteur , étoit celle des femmes & des idiots , qui remettent les malades de toutes maladies aux Saints tant seulement , & se suivent comme des grues , l'un disant ce que l'autre a dit. Ce fut Guy de Chauliac qui tira la Chirurgie de cette espece d'enfance dans laquelle elle étoit tombée , & rétablit l'usage des opérations indiquées par les Grecs , les Arabes , & par Paul d'Egine. Les ouvrages de Guy de Chauliac renferment des choses excellentes , & ne méritent pas l'oubli dans lequel on les laisse ensevelis.

Un nouvel ordre de choses vient me frapper dans ce moment. Le monde s'est agrandi. Christophe Colomb vient de découvrir l'Amérique. Cette découverte est achetée plus qu'elle ne vaut. Déjà un poison affreux circule dans nos veines, les sources de la vie sont infectées, l'humanité va se détruire par l'acte même qui doit la renouveler. Heureusement paroît un de ces génies bienfaisans, tels que l'ordre des Médecins est accoutumé à en produire. Carpi voit les ravages de la maladie vénérienne s'étendre de tous côtés; conduit par l'analogie, il essaie un nouveau remède; a la gloire d'avoir trouvé le spécifique du mal vénérien dans le mercure, que l'ignorance, conduite par l'intérêt, a tourmenté depuis de mille manières différentes. Carpi a été, sans contredit, un des bienfaiteurs de l'humanité; je cherche de tous côtés les monumens que la reconnoissance a dû lui élever. Que viens-je de dire, Messieurs! le marbre & l'airain ne s'animent que pour ceux qui détruisent l'humanité.

Le moment où la France devoit briller est enfin arrivé. Un Prince, à qui le malheur avoit imprimé un caractère de grandeur, un Prince, qui dans un moment où tout lui échappe, sçait trouver dans son ame les ressources dont il a

besoin, un Prince qui voit les débris de sa couronne épars, & qui se console parce que l'honneur est resté enchaîné aux piés de son Trône presque renversé, François I, avoit senti que les Arts & les Sciences font le plus bel ornement d'un Royaume. Il avoit fondé un de ces Etablissmens qui font pour la Littérature ce que doivent être les Séminaires pour la Religion, c'est-à-dire, une école propre à faire germer le mérite & les talens. Déjà les fruits de ce bel Etablissement se répandent de tous côtés, déjà les Tagault, les Sylvius, les Gonthier, les Fernel, assurent à la Faculté de Médecine de Paris une prééminence que l'Italie seule étoit dans le cas de lui disputer, & qu'elle sembloit alors reconnoître; car Vésale, dont le nom fit une époque si brillante dans l'Histoire de l'Anatomie, étoit venu se former sous quelques-uns des hommes célèbres que je viens de nommer; les progrès de l'Anatomie semblent toujours régler ceux de la Chirurgie; cet Art utile vit pour lors se dissiper les nuages qui le couvroient depuis si long-temps: *Scindit se nubes, claraque in luce refulsit*; & ce fut principalement aux Médecins de Paris qu'on dut une révolution si heureuse. Aussi Ambroise Paré, un des hommes dont le corps des Chirurgiens

puisse se faire le plus d'honneur , avoue-t-il avec reconnoissance qu'après Dieu il est redevable aux Médecins de tout ce qu'il sçait dans son Art. Faut-il , Messieurs , prendre acte de l'aveu de ce grand homme ? Eh ! qu'avons-nous besoin de ces titres anciens ? Les faits déposent encore pour nous. D'ailleurs , je n'ai garde de soupçonner la bonne foi des successeurs d'Ambroise Paré ; & comme je compte sur leurs lumières , je compte également sur leur droiture. Il n'y a gueres que la médiocrité qui ne se laisse pas arracher de pareils aveux ; effrayée de son néant , elle trouve toujours dans la gloire d'autrui un poids qui l'accable.

Quel champ ai-je à parcourir , Messieurs , si je m'arrête à vous présenter même en abrégé , ce qu'ont fait pour la Chirurgie les Médecins du seizième & du dix-septième siècle. Mais de même que dans les infiniment petits de la Peinture , dans ces miniatures délicates , où l'art du Peintre s'est épuisé à rassembler dans le plus petit espace possible un nombre prodigieux de figures différentes , chaque figure semble n'être représentée que par un trait fin , délié , presque imperceptible ; ainsi , Messieurs , dans le tableau que je vais mettre sous vos yeux , je ne ferai qu'effleurer les objets.

Hollier porta dans la Chirurgie ce coup d'œil qui le distinguoit dans la pratique de Médecine. Il est le premier qui nous ait donné une bonne matiere médicale externe. Ce qu'il dit sur les abcès & sur la maniere de les ouvrir, mérite d'être consulté.

Saportá a publié un *Traité des tumeurs* qui renferme d'excellentes observations.

Gourmelen se fit honneur, en publiant son *Sinopsis Chirurgiæ*. Ce *Traité* lui valut l'estime des Sçavans de son siecle & l'amitié d'Henri III. Il a donné un autre ouvrage qui fut traduit par Courtin, sous le titre de *Guide des Chirurgiens*.

Joubert tira de l'oubli l'ouvrage de Guy de Chauliac, & l'enrichit de plusieurs remarques très-importantes.

Rouffet donna le premier un ouvrage *ex Professo* sur l'opération Césarienne.

Guillemeau, que les Chirurgiens de Paris citeront toujours avec éloge, avoue que le *Traité des plaies de la tête & de la poitrine*, qui se trouve dans sa *Chirurgie*, appartient en entier à M. Courtin, Médecin de cette Faculté.

Fabrice d'Aquapendente éclipfa presque tous ceux qui avoient paru avant lui. Il réduisit beaucoup les opérations Chirurgicales, fit voir

l'inutilité de certaines, diminua la douleur des autres. Par occasion qu'il me soit permis de faire une remarque.

La vraie perfection de la Chirurgie ne consiste pas à étendre son domaine, à inventer de jour en jour de nouvelles opérations, mais bien à se circonscire elle-même dans les limites les plus resserrées, à se rendre inutile, s'il est possible. N'est-il pas certain, Messieurs, que si l'on doit beaucoup à celui qui le premier osa porter le fer dans la vessie pour en tirer la pierre, on devra encore plus à celui qui nous épargnera cette cruelle opération, en donnant les moyens de dissoudre la pierre dans la vessie. N'est-il pas également hors de doute qu'on oubliera volontiers l'opération de l'extraction de la cataracte, si on trouve jamais le secret de rendre au cristallin la transparence qu'il a perdu. Fabrice d'Aquapendente bannit de la Chirurgie les brûlures au foie, à la ratte, à l'estomac; il substitua à ces opérations cruelles, insuffisantes & dangereuses, des remèdes plus faits pour réussir.

Fabrice de Hildan porta dans l'exercice de la Chirurgie les lumières d'une expérience sage & raisonnée; on lui est redevable d'un grand nombre d'instrumens, aussi utiles que bien imaginés. Ses réflexions sur les atelles qu'on em-

ploie dans le traitement des fractures, font dignes d'un grand Praticien. Tous les Chirurgiens sçavent la difficulté qu'il y a de traiter les fractures obliques de la cuisse. Pour réussir dans leur traitement, Fabrice de Hildan a imaginé une machine qui fait une extension plus ou moins grande, suivant le déplacement, & qui maintient les parties dans ce degré d'extension, jusqu'à ce que la coalition des pieces soit faite. On doit à ce sçavant Médecin de nous avoir fait connoître la hernie de la matrice, & les signes qui l'annoncent, ce que jusqu'alors on avoit révoqué en doute. Toutes ses observations sont, pour le Chirurgien qui les lit, autant de traits de lumiere propres à le diriger sûrement dans les routes pénibles & obscures de la pratique.

César Magatus travailla beaucoup à simplifier la Chirurgie. Il s'éleva avec raison contre l'usage des tentes & des plumaceaux qu'on introduisoit dans les plaies. Il fait sentir que c'est le moyen le plus sûr de détruire l'ouvrage que la nature commence. Il veut qu'on n'ait recours aux plumaceaux & aux tentes que dans les cas où il s'agit d'extraire de la plaie quelque corps étranger, ou lorsqu'il faut retarder

la

la cicatrice d'une plaie qui est ancienne, & qui fert d'égoût à quelque humeur morbifique. Ce sage Médecin recommande aussi aux Chirurgiens d'avoir l'attention de ne pas trop ferrer les bandages; nous voyons avec plaisir que les bons praticiens se font un devoir de suivre les conseils de Magatus.

Paul Zacchias fut l'étonnement de son siècle par l'étendue de ses connoissances. Il étudia à fond la Médecine, la Théologie, la Jurisprudence, trois Sciences toutes surprises de se trouver ensemble. Son ouvrage des Questions médico-légales fait preuve de son sçavoir en Anatomie & de ses connoissances en Chirurgie.

Les ouvrages de Bartholin & de Tulpius sont remplis d'observations chirurgicales si intéressantes, que ce seroit presque faire l'aveu de son ignorance, que de s'annoncer pour ne les avoir pas lus.

Marchettis nous a appris que, dans le traitement des plaies, rien n'étoit si pernicieux que de faire des futures aux tendons & aux nerfs. Il a fait voir qu'on pouvoit guérir les plaies de la langue sans avoir recours aux futures. Il a employé pour cet effet une espece de bandage fort ingénieux qu'on a imité depuis.

Un Médecin que toute l'Europe sçavante

appelloit d'une voix le plus grand Anatomiste de son siècle, un Médecin, qui, par le secret de ses injections, réussit à faire perdre à la mort quelques-uns de ses droits, le Docteur Ruifch s'étoit fait dans la pratique des accouchemens une de ces réputations brillantes que le temps est forcé de respecter. Il avoit imaginé un instrument qui peut être représenté par une des branches du forceps. A l'aide de cet instrument, il terminoit, en peu de temps, les accouchemens qui sembloient devoir être le désespoir de l'art. La manœuvre que faisoit dans ces cas le Docteur Ruifch étoit si prompte, si facile, si heureuse, qu'en faisant disparaître le mérite de la difficulté vaincue, elle enlevait à l'Artiste une partie de sa gloire, ce qui, devant des yeux connoisseurs, lui en assuroit une autre encore d'un prix plus flatteur.

Duverney parut avec éclat dans un siècle de lumière. Il publia un excellent ouvrage sur les maladies des os. Ses remarques sur les fractures du canal vertébral, sur celles des os du bassin, du fémur, méritent d'être lues avec attention. Je pourrois, Messieurs, faire honneur à Duverney du cours d'opérations qu'a publié Dionis. D'après les manuscrits qu'on trouva à la mort du célèbre Médecin, on eut la facilité

de s'affurer de la mémoire heureuse du Chirurgien. Mais Duverney n'est-il pas assez riche pour faire quelque perte sans s'appauvrir? & s'il étoit d'ailleurs permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirois que les Souverains qui n'ont que de petits Etats cherchent toujours à s'aggrandir aux dépens des autres.

On trouve dans la Chirurgie de Nuck divers points importans traités avec autant de sagacité que de profondeur. Nuck ne craint point de prescrire l'application du trépan sur la portion écailleuse de l'os temporal recouverte par le muscle crotaphite, lorsqu'on a lieu de croire que l'épanchement de sang s'est fait en cet endroit. Nuck s'est occupé d'une manière particulière des maladies de l'oreille, & il est singulièrement intéressant qu'un Médecin éclairé tourne ses vues de ce côté, les maladies de l'oreille sont toutes fort cruelles & malheureusement peu connues. N'a-t-on pas lieu de s'étonner que la structure de cet organe ayant été aussi bien développée, on ne connoisse cependant pas mieux le jeu, la fonction des différentes pièces qui le composent, & qu'on se doute à peine de la nature des dérangemens qui lui surviennent? C'est à Nuck qu'on est rede-

vable du cornet acoustique dont on se sert aujourd'hui. Ce Médecin a fait sentir les inconvéniens qui résultent de la ligature des artères dans les amputations. Pour arrêter l'hémorragie, il recommande l'usage du bovista ou licoperdon. Dans nombre d'opérations, & surtout dans l'opération de la hernie étranglée, il veut qu'on tire parti de la facilité avec laquelle nos fibres peuvent s'étendre, ménageant toutefois cette extension, & s'arrêtant avant le point où on viendroit à les forcer. Ce principe a été saisi par M. le Cat qui en a fait l'application à l'opération de la taille. M. le Blanc, Chirurgien d'Orléans, a proposé depuis peu un instrument de son invention pour rendre dans l'opération de la hernie étranglée l'idée de Nuck d'une exécution plus facile.

Les Mémoires de l'Académie des Sciences nous présentent des observations très-intéressantes du célèbre Littre sur les hernies, sur les anévrismes, sur les plaies du ventre, sur l'hydropisie. L'immortel historien de l'Académie des Sciences, ce Philosophe aimable, qui sçût donner tant d'esprit à la raison, Fontenelle, rapporte dans l'éloge de ce sçavant Médecin une observation qui prouve quelles étoient les ressources du génie de Littre dans ces cas

épineux où la nature semble n'avoir plus qu'à accuser l'impuissance de l'art.

Du fond de l'Allemagne sort un Médecin qui va répandre un nouveau jour sur l'art des accouchemens. Dewenter fit connoître le premier ce que pouvoit, pour augmenter les difficultés du travail de l'accouchement, la position vicieuse, ou, si on aime mieux, l'obliquité de la matrice, il donna les moyens de surmonter ces difficultés; il fit appercevoir que cette obliquité de la matrice influoit sur certaines maladies que les femmes éprouvent vers les derniers temps de leur grossesse. L'ouvrage que Dewenter a publié fait époque dans l'art des accouchemens. On a cherché à affoiblir le mérite des découvertes de Dewenter, la raison seroit assez facile à trouver; une lumière trop vive fatigue toujours des yeux malades.

La Chirurgie, cultivée par tous les grands hommes que je viens de nommer, avoit fait des progrès immenses; mais les connoissances qu'on avoit acquises étoient semées dans divers ouvrages écrits en différentes langues, il falloit rassembler ces différens traits de lumière répandus de côté & d'autre, & n'en faire, pour ainsi dire, qu'un seul faisceau. C'est ce qu'a exécuté si heureusement le docteur Heister; ce

nom dispense de faire l'éloge d'un ouvrage dans lequel on trouve par-tout l'Ecrivain méthodique , le Praticien sage , le Médecin consommé dans toutes les parties de l'art de guérir.

Je viens d'ouvrir à vos regards , Messieurs , une galerie immense dans laquelle se trouvent rangés les portraits des Médecins célèbres qui ont enrichi la Chirurgie de leurs découvertes. Seroit-il permis à la reconnoissance de placer dans cette galerie un tableau dont la vérité elle-même vient de mêler les couleurs ? Ce tableau représente un groupe de génies qui se tiennent par la main ; aux différens attributs qui les caractérisent , on reconnoît le génie de l'Eloquence , celui de la Médecine , celui de l'Anatomie , celui de la Chirurgie. Ces génies soutiennent un buste couronné de fleurs qu'ils vont porter sur un autel élevé à l'Humanité. L'inscription du buste porte : *AU SUCCESSEUR DES HUNAUDDS , DES WINSLOWS , DES FERREINS.*

Jeunes élèves , la nature vous a-t-elle assez favorisé en vous faisant naître dans un tems où pour être grand , il ne faut , pour ainsi dire , qu'avoir envie de le devenir , les avenues des sciences ont été rendues si faciles ! Entrez-vous dans les routes pénibles de la pratique

de la Médecine ou de la Chirurgie , vous avez deux guides sûrs , l'expérience & le génie des grands hommes dont je vous ai exposé les travaux. Des sources intarrissables de connoissances jaillissent , pour ainsi dire , sous vos pas. Vous condamnerez-vous à être des Tantales , & verrez-vous fuir loin de vos lèvres le fleuve qui peut étancher votre soif. En portant vos pas vers cette école célèbre , ne venez pas y chercher une décoration magnifique qui réponde à sa célébrité. La Faculté ne connoît qu'une seule maniere d'être riche ; c'est de l'être en grands hommes , semblable à cette Romaine qui se fit adorer par ses graces & ses vertus , & qui n'estimoit rien tant que l'honneur d'avoir été la mere des Gracches. Venez ici mettre à profit les dispositions que le Ciel a pu vous accorder ; je daterai mon bonheur du moment où j'aurai pu contribuer à vos progrès , du moment où je pourrai me rendre ce témoignage flatteur que ma parole n'est pas revenue vuide vers moi , mais a produit des fruits abondans.

A P P R O B A T I O N .

Nous soussignés , Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris ,

avons examiné, par ordre de la Faculté, le Discours que M. Andry notre Confrere a prononcé dans nos Ecoles pour l'ouverture solennelle du Cours de Chirurgie en langue Françoise. Les recherches exactes & les réflexions judicieuses que nous y avons remarquées, nous font juger que cet ouvrage est fort instructif, & d'autant plus intéressant, que l'Auteur, par un style vif, animé & toujours élégant, a sçu faire perdre à la dissertation le ton fatigant de sécheresse qu'elle n'a que trop ordinairement. A Paris, ce 26 Janvier 1773.
Signé, LE CLERC, ancien Professeur de Chirurgie en langue Françoise. BERTRAND, ancien Professeur des Ecoles, de Chirurgie en langue latine, & de matiere médicale. LE PREUX, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. GUENET, Professeur désigné de Chirurgie en langue Latine.

Le Mardi, 26 Janvier, la Faculté de Médecine assemblée a entendu le rapport de Messieurs les Commissaires qu'elle avoit nommés pour examiner le Discours de M. Andry notre Confrere, a approuvé cet ouvrage, & a cru qu'il convenoit de mettre le Public à portée d'en jouir par l'impression.
A Paris, ce 26 Janvier 1773.

Signé, LE THIEULLIER, Doyen.

